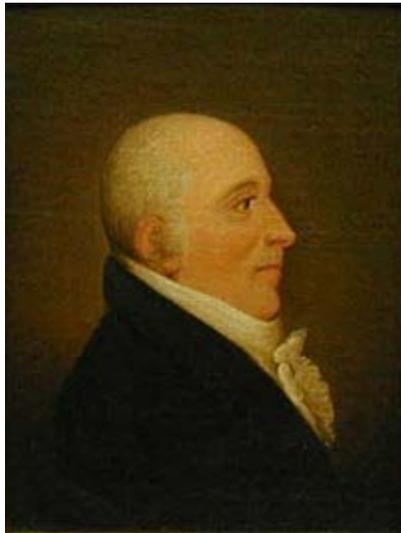


Joseph Quesnel
L'anglomanie
ou
Le dîner à l'anglaise



BeQ

Joseph Quesnel
(1749-1809)

L'Anglomanie

ou

Le Dîner à l'anglaise

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 101 : version 1.1

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Poésies

Colas et Colinette, ou le bailli dupé

Les républicains français

L'Anglomanie
ou
Le dîner à l'anglaise

Comédie en un acte et en vers

Personnages

M. Primenbourg, seigneur de paroisse.

Madame Primenbourg.

La Douairière de Primenbourg.

Lucette, fille de M. Primenbourg.

Le Colonel Beauchamp, gendre.

Le Docteur Pennkrève.

Vielmont, officier, parent de M. Primenbourg.

M. François, poète.

La scène est à la campagne, chez M. Primenbourg.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle meublée à l'anglaise, à côté de laquelle est un cabinet où paraissent M. Primenbourg et le Colonel.

Scène I

(Le Colonel, M. Primembourg)

LE COLONEL

Je lui ai tant parlé du désir qui vous presse,
Qu'il répondra demain à votre politesse.

M. PRIMENBOURG

Ainsi donc, colonel, j'aurai demain l'honneur
De donner à dîner à notre gouverneur ?

LE COLONEL

Oui, beau-père, demain.

M. PRIMENBOURG

Quel honneur ! et sa dame
Le suivra, dites-vous ?

LE COLONEL

Très sûrement.

M. PRIMENBOURG

Mon âme en est ravie au point, quel que soit l'embarras,
Que mon cœur de plaisir ne se possède pas.
Qui m'eût dit autrefois, malgré mon opulence,
Que je dusse jamais traiter une Excellence,
Je ne l'eus jamais cru.

LE COLONEL

Oh ! vraiment je vous crois.
Voici ce que vous vaut un gendre tel que moi.
Depuis le jour heureux qu'épousant votre fille,
De l'éclat de mon nom j'ornai votre famille,
Je me suis oublié pour ne songer qu'à vous ;
Vous en aviez besoin, je le dis entre nous.
Vous n'aviez point le ton, les manières élégantes
D'un seigneur possédant vingt mille francs de rentes ;
Vous n'étiez point connu des puissances, des grands ;
Jamais on ne voyait chez vous que vos parents ;
Eh quels parents ! Dieu sait ! De bonté sans seconde,
Bons et polis, d'accord, mais n'ayant aucun monde ;
Ils n'étaient qu'un obstacle à vous bien policer,
Aussi, je commençai d'abord par les chasser ;
Tout alla beaucoup mieux dès qu'ils firent retraite :
Et je suis si content des progrès que vous faites,
Que j'espère de vous faire un homme de cour.

M. PRIMENBOURG

J'en remercie le Ciel, Colonel, chaque jour.
Je devais en effet être bien ridicule !
Ma femme, ma maison, mes meubles, ma pendule,
Rien n'était à l'anglaise, et jusqu'à mes couverts
Tout rappelait chez moi le temps des Dagoberts ;
Mais docile à vos soins, à vos conseils fidèle,
Je changeai tous mes plats, je fondis ma vaisselle ;
Et changeant l'or en cuivre et l'argent en laiton,
Ma maison fut en peu mise sur le bon ton.

LE COLONEL

Vous vous en trouvez bien en cette circonstance...
Mais j'aperçois vers nous que madame s'avance.

M. PRIMENBOURG

Ma mère est avec elle.

Scène II

*(Madame Primenbourg, Le Colonel, La
Douairière, M. Primenbourg)*

MADAME PRIMENBOURG

Ah ! mon gendre, bonjour.

J'ignorais qu'en ce lieu vous fussiez de retour.

LE COLONEL

Mesdames, un instant, je viens voir la famille.

MADAME PRIMENBOURG

Soyez le bienvenu.

LA DOUAIRIÈRE

Comment va notre fille ?

LE COLONEL

Toujours à l'ordinaire. On prit hier le thé

Chez le vieux général, et je suis invité

Avec elle aujourd'hui chez la jeune baronne.

LA DOUAIRIÈRE

Vous la ferez mourir, je crois, Dieu me pardonne,
Avec tout ce thé-là ! Du temps de nos Français
Qu'on se portait si bien – en buvait-on jamais ?
Jamais – que pour remède, ou bien pour la migraine ;
Mais avec vos Anglais la mode est qu'on le prenne
Soir et matin, sans goût et sans nécessité ;
On croirait être mort si l'on manquait de thé ;
Aussi, ne voit-on plus que des visages blêmes,
Des mauvais estomacs, des faces de carême,
Au lieu du teint vermeil de notre temps passé.
Voilà ce que produit cet usage insensé !

M. PRIMENBOURG

Vous ne devriez pas, par égard pour mon gendre,
Ma mère, sans sujet nous faire cet esclandre ;
Apprenez que jamais le thé d'un général
Au plus faible estomac ne peut faire de mal.

LA DOUAIRIÈRE

Je ne crois point cela.

LE COLONEL

Chez tous nos gens en place
Être prié du thé, mémé, c'est une grâce

Que le rang qu'on occupe a seul droit d'exiger.

MADAME PRIMENBOURG

Engagez-la toujours à se bien ménager.

M. PRIMENBOURG

Oui, mais je suis d'avis qu'elle accepte et pour cause
Les invitations... Or parlons d'autre chose.
Savez-vous à dîner qui nous aurons demain ?

MADAME PRIMENBOURG

J'aurai ma sœur, je crois, et mon cousin germain ;
De dîner avec nous ils ont fait la partie.

LE COLONEL, *bas, à M. Primembourg.*

Ceci cadrera mal avec la compagnie.
Vous sentez bien, monsieur, qu'avec un gouverneur
Il faudrait...

M. PRIMENBOURG

(Bas, à part.) Il est vrai. *(Haut.)* Ma femme, votre sœur
Sait à n'en point douter le plaisir véritable
Que l'on a de la voir, elle sait que ma table
Est bien à son service ainsi qu'à mon cousin ;
Mais nous ne pouvons pas les avoir pour demain.

MADAME PRIMENBOURG

Tant pis, hé pourquoi non ?

M. PRIMENBOURG

Vous saurez pour nouvelle :
Que notre gouverneur, madame, et sa séquelle
De dîner au logis nous font demain l'honneur.

LA DOUAIRIÈRE

Hé bien, est-ce un motif pour exclure sa sœur ?
Votre civilité est assez incivile.

M. PRIMENBOURG

Ma mère, ce n'est pas un dîner de famille,
Où chacun tel que tel est admis sans façon.

LE COLONEL

Comme il ne faut prier que gens d'un certain ton,
On peut bien les choisir, sans offenser personne.

LA DOUAIRIÈRE

Oh vraiment, colonel, vous nous la donnez bonne.
Qui donc à votre avis doit être du repas,
Si les sœurs, les cousins, les parents n'en sont pas ?
Peut-on trouver mauvais d'être en leur compagnie ?

M. PRIMENBOURG

Ne vous échauffez pas, ma mère, je vous prie.
Notre gendre n'a point dessein de vous piquer ;
Sur le choix qu'on fera l'on peut bien s'expliquer ;
Mais, comme il le dit bien, il faut, ne vous déplaise,
Autant qu'il se pourra, suivre la mode anglaise.

LA DOUAIRIÈRE

Anglaise, ou non, pourvu que l'on les traite bien,
Qu'on soit poli, civil, la mode n'y fait rien.

M. PRIMENBOURG

Vous tenez trop, ma mère, à vos anciens usages.

LA DOUAIRIÈRE

Les anciens, croyez-moi, n'étaient pas les moins sages.

M. PRIMENBOURG

Hé bien, soit ; mais enfin, puisqu'on a le bonheur
Aujourd'hui d'être Anglais, on doit s'en faire honneur,
Et suivre, autant qu'on peut, les manières anglaises.

LA DOUAIRIÈRE

Hé bien, pour moi, mon fils, je m'en tiens aux françaises.
Contester avec vous c'est perdre son latin.

Tout comme il vous plaira réglez votre festin ;
Pour moi, je n'en suis pas ; adieu.

M. PRIMENBOURG, *la regardant aller.*

Je désespère
De jamais au bon ton accoutumer ma mère.

MADAME PRIMENBOURG

J'ai regret de la voir partir si brusquement.

M. PRIMENBOURG

On pardonne à son âge un peu d'entêtement.

MADAME PRIMENBOURG

Oui, mais de la fâcher serait-on excusable !
Je vais suivre ses pas.

Scène III

(Le Colonel, M. Primembourg)

LE COLONEL

Qu'il est désagréable
De lutter constamment contre leurs préjugés !
Je sais qu'à mes avis toujours vous vous rangez
Et, sans vous trop flatter, je ne crains point de dire
Que vous êtes le seul qui se laisse conduire.

M. PRIMENBOURG

Négliger vos avis ne me conviendrait pas
Quand le gouverneur même et sa dame en font cas.

LE COLONEL

Beau-père, de ceci je vous fis confiance,
Mais de le répéter serait une imprudence
Qui pourrait m'attirer le titre d'homme vain ;
Laissons donc ce propos, et parlons de demain.
Choisissons entre nous quelqu'un de respectable,
Pour faire noblement les honneurs de la table.

M. PRIMENBOURG

Cette affaire, après tout, ne peut inquiéter ;
Assez passablement on peut s'en acquitter.

LE COLONEL

Vous avez en effet bien autant d'élégance
Que tous les bons bourgeois que je connus en France,
Mais avec les Anglais c'est bien un autre tour !
Surtout pour les manières et l'usage de cour.

M. PRIMENBOURG

De la Cour, il est vrai, j'ignore la manière,
Mais je puis inviter ma sœur et mon beau-frère,
Qui, voyageant très jeunes, ont vu bien du pays
Et visité la France, et Londres et Paris.

LE COLONEL

Lorsqu'il s'agit ici de goût et d'élégance,
Pouvez-vous donc citer encore votre France ?
Je vous l'ai déjà dit, vos parents ne sont pas
Propres à figurer dans un pareil repas.

M. PRIMENBOURG

Mais enfin, Colonel, comment faut-il donc faire ?

LE COLONEL

Il faut prier mes sœurs, mes nièces et mon frère ;
Ils sont, à mon avis, les seuls, – excepté moi,
Qui puissent avec les grands figurer, que je crois :
D'ailleurs, le gouverneur amène ici des dames,
Ainsi vous jugez bien qu'il faut que quelques femmes
Soient... Mais j'entends quelqu'un. Ah ! c'est votre docteur.

Scène IV

(Le Docteur Pennkrève, Le Colonel, M. Primenbourg)

LE DOCTEUR

Monsieu le colonel, très humble serfiteur.

LE COLONEL

Bonjour, docteur, bonjour.

LE DOCTEUR

En faisant ma tournée
Ch'apprends affec blaissir ici fotre arriffée ;
À monsieu Brimenpourg ch'en fais mon compliment,
Et ch'en suis enchanté pien excessivement.

M. PRIMENBOURG

Asseyez-vous, docteur, et prenez cette chaise.

LE COLONEL

Comment va la santé ?

LE DOCTEUR

Fort pon.

LE COLONEL

J'en suis bien aise.

M. PRIMENBOURG

Vos malades ?

LE DOCTEUR

Assez bien ; ché les fais tous guérir,
Hors ceux, malgré mon art, qui se laissent mourir.
Ché ne puis pas quérir toutes les malaties.

LE COLONEL

J'en suis persuadé.

LE DOCTEUR

Sur quatre pleurécies
Que ch'affais à traiter, il n'en est mort que trois.

LE COLONEL, à *M. Primenbourg*.

Trois sur quatre ! vraiment c'est fort heureux, je crois.

M. PRIMENBOURG

Oui. À propos, docteur, laissons la médecine,
Je veux vous consulter.

LE DOCTEUR

Sur quoi ?

M. PRIMENBOURG

Sur la cuisine.
Le gouverneur ici demain est invité ;
Dites-nous ce qu'il faut pour faire un bon pâté.

LE COLONEL

On dit que de vos mains ils sont par excellence.

LE DOCTEUR

Puisqu'en moi, colonel, fous affez confiance,
Ché puis fenir temain et me ferai l'honneur
T'opérer, s'il se peut, au coût du couferneur.

LE COLONEL

Ce talent, cher Ami, peut mener loin, peut-être ;
Il est toujours très bon de se faire connaître.

M. PRIMENBOURG

Mais, pouvons-nous sur vous compter pour le certain ?

LE DOCTEUR

Sur mon honneur, Messieurs, à demain.

M. PRIMENBOURG

À demain.

Scène V

(Le Colonel, M. Primembourg)

LE COLONEL

Voilà pour le dîner une très bonne affaire.

M. PRIMENBOURG

Chez nous plus d'une fois j'ai vu son savoir-faire...
Il est très obligeant.

LE COLONEL

Comme vous je le crois...
Mais quelqu'un vient encore !

M. PRIMENBOURG

Ah ! c'est Monsieur François.
(Bas, à part.) Je voudrais le tancer pour sa plaisanterie.

Scène VI

(M. François, Le Colonel, M. Primenbourg)

M. FRANÇOIS

Ne vous dérangez point, messieurs, je vous supplie.

Je venais saluer monsieur de Primenbourg.

(Au Colonel.) Et j'apprends qu'en ces lieux vous êtes de retour.

LE COLONEL

Bonjour, mon bon ami.

M. FRANÇOIS

Je suis aussi le vôtre ;

Nous nous aimons, je crois, bien autant l'un que l'autre.

LE COLONEL

En me parlant ainsi, certes ! vous m'obligez.

Beau-père, vous voyez un de mes protégés ;

De lui, depuis vingt ans, je m'occupe sans cesse,

C'est un bon citoyen pour qui je m'intéresse.

M. PRIMENBOURG, *bas, à part.*

Et le plus grand menteur qui soit dans l'univers !

LE COLONEL

Comment va la santé, et comment vont les vers ?
En faites-vous toujours ?

M. FRANÇOIS

Ma foi, la poésie
Est un talent qu'ici personne n'apprécie.
Je suis si dégoûté de tout le Canada
Que j'irais pour un rien rimer au Kamtchatka.

LE COLONEL

Qui peut donc, mon ami, rebuter votre verve ?

M. FRANÇOIS

Comment ! Depuis vingt ans qu'inspiré par Minerve,
Je suis du dieu des vers les aimables leçons,
Qu'ai-je jamais reçu pour prix de mes chansons ?
Combien, pour célébrer du Français les défaites,
Mes vers ont-ils de fois embelli les gazettes ?
Combien – de loyauté faisant profession –,
N'ont-ils pas exalté les succès d'Albion ?

LE COLONEL

Pour des raisons d'État, mon bon ami, je pense
Que vos vers en effet méritent récompense ;
De tout bon citoyen je suis le protecteur,
Et je vous veux servir auprès du gouverneur ;
Mais pour en obtenir à coup sûr les suffrages,
Je voudrais lui montrer quelqu'un de vos ouvrages.
Voyons ; qu'avez-vous fait dans ce beau genre-là ?

M. FRANÇOIS

« Grand Dieu pour Georges Trois »... connaissez-vous cela ?

LE COLONEL

Si je connais cela ! Cette chanson charmante,
Que, pour peu qu'on ait bu, dans tous les clubs on chante !
C'est le « God save the King » imité de l'Anglais.
Certes, la loyauté se peint dans vos couplets.
De vos talents vraiment je suis l'apologiste,
Et ne vous croyais pas aussi bon royaliste.
Je vous veux obtenir quelque bienfait du roi.

M. PRIMENBOURG

Un moment, colonel, je m'y oppose, moi.
Cette opposition surprend monsieur, peut-être ?
Mais il est bon, je le crois, de la faire connaître.

M. FRANÇOIS

Quel sujet contre moi vous a donc irrité ?

M. PRIMENBOURG

Vous avez dans vos vers trahi la vérité...
J'en suis très mécontent, s'il faut que je le dise.

M. FRANÇOIS

La fiction toujours au poète est permise...
Mieux que vous sur ce point je sais ce qu'il en est.

LE COLONEL

Mettez-moi donc au fait de ceci, s'il vous plaît ?

M. FRANÇOIS

Lisez sur ce sujet les préceptes d'Horace.

M. PRIMENBOURG

Sachez que de chevaux je me connais en race.

M. FRANÇOIS

Voyez encor de plus ce qu'en dit Despréaux.

M. PRIMENBOURG

Vous ne m'apprendrez pas ce que c'est que chevaux.

M. FRANÇOIS

Quand je parle de vers, vous pouvez bien m'en croire.

M. PRIMENBOURG

Plutôt que de mentir, il vaudrait mieux vous taire.

LE COLONEL

Messieurs, accordez-vous – du moins dans vos propos,
L'un parle de ses vers, l'autre de ses chevaux ;
Au fait dont il s'agit je ne puis rien comprendre.

M. FRANÇOIS

Quant à moi, si j'ai tort, je suis prêt à me rendre.

M. PRIMENBOURG

Vous souvent-il, monsieur, qu'avec malignité,
Dans un conte insolent par vous-même inventé,
Vous m'avez insulté, sous le nom d'Imberville ;
Disant qu'un certain jour, en partant pour la ville,
Pour me lire vos vers vous voyant accourir,
Je fessai mon cheval pour le faire partir ?

M. FRANÇOIS

Ah ! je vois à présent ce que vous voulez dire.

M. PRIMENBOURG

Il n'est pas sur ce point besoin de vous instruire.
D'un conte aussi malin vous connaissez l'auteur,
Mais aussi mon cheval est connu par bonheur,
Et je puis en dépit de vos plaisanteries
Prouver que vos discours ne sont que menteries ;
Et que, depuis six mois croyant l'avoir perdu,
Mon fouet dans l'écurie est resté suspendu.
Jugez donc, colonel, si j'ai lieu de me plaindre !

LE COLONEL

De tous ces contes-là vous n'avez rien à craindre ;
On n'en impose point à notre gouverneur ;
Il sait qu'à cet égard vous êtes connaisseur...
Cependant, j'en conviens, l'histoire était piquante.

M. PRIMENBOURG

Il faut, pour inventer histoire aussi méchante,
Avoir pour la satire un goût désordonné.

M. FRANÇOIS

Ainsi, mon procès fait, me voilà condamné.

Hé, de grâce, monsieur, avant que l'on me pendre,
Pour me justifier souffrez que l'on m'entende !
Voilà donc le sujet d'où vient votre courroux ?
Hé, pourquoi donc plus tôt ne me le disiez-vous ?
J'ai pour tout embellir un art que rien n'égale.
Je puis d'un Rossinante en faire un Bucéphale .
De vouloir vous fâcher j'étais, certes, bien loin ;
Mais qui vous aurait cru si tendre sur ce point ?
Rien n'était plus aisé que réparer mon crime :
Il ne fallait qu'un mot, que changer une rime,
Et mettre que dansant, hennissant, humant l'air,
Votre cheval, *sans fouet*, partit comme un éclair.

M. PRIMENBOURG

Voilà la vérité que vous eussiez dû dire,
Et de lui ne pas faire un objet de satire.

M. FRANÇOIS

Hé bien, faisons la paix ; j'arrangerai cela.

LE COLONEL

Allons, beau-père, allons, il faut passer par là.
En ceci notre ami connaît son injustice
Et le mal qu'il a fait, il l'a fait sans malice.
Je connais bien son cœur. Il n'est pas né méchant ;

Mais peut-on résister toujours à son penchant ?

M. PRIMENBOURG

Un beau penchant vraiment ! celui de la satire.

M. FRANÇOIS

Excusez-moi, monsieur, mon goût n'est que de rire,
Et de faire à son tour rire aussi mon lecteur.
Monsieur le colonel sera mon défenseur.
Lui-même à ses discours donne un tour poétique ;
Il se connaît en vers autant qu'en politique,
Et sait bien qu'un rimeur par la verve emporté
Souvent dans ses crayons outre la vérité ;
Et que souvent il doit aux écarts de sa muse
Le sel qui dans ses vers pique, plaît et amuse :
Je m'en rapporte à lui ; qu'il juge entre nous deux.

LE COLONEL

En honneur, sur ce point, on ne parle pas mieux.
Je connais un auteur d'un excellent ouvrage,
C'est un poème en vers nommé « L'Aréopage » ;
On ne fait point de vers comme cet homme-là !
Mais il faudrait l'ouïr s'expliquer sur cela.
Son principe vraiment est tout pareil au vôtre,
Et l'un rime, ma foi, presque aussi bien que l'autre.

Hé bien, sa muse hardie donne à chacun son lot ;
Il pique, il raille, il ment, il radote... En un mot,
On n'écrit point en vers comme on écrit en prose.
Le poète toujours exagère la chose,
Et je vous trouve heureux, beau-père, en ce pamphlet,
De n'y être de trop que pour un coup de fouet.

M. PRIMENBOURG

Les poètes anglais ont-ils même licence ?

LE COLONEL

Ils sont en Angleterre aussi malins qu'en France,
Mais de leur badinage on ne se fâche pas.

M. PRIMENBOURG

Allons, je n'ai plus rien à redire en ce cas ;
Je vous pardonne tout et n'ai plus de rancune.

M. FRANÇOIS

Excusez donc, messieurs, ma visite importune.
Vous étiez en affaire, il faut vous y laisser,
Mais demain, pour vous voir, je pourrai repasser.

M. PRIMENBOURG, *bas, au Colonel.*

Il compte encor demain nous faire une visite...

Ne reviendrait-il pas afin que l'on l'invite ?

LE COLONEL

Il le faut prévenir. (*Il court à la porte.*) Mon bon ami, François,
Demain, l'on est absent ; venez une autre fois.

M. FRANÇOIS

C'est bon.

Scène VII

(Le Colonel, M. Primembourg)

LE COLONEL

Nous ne pourrions l'inviter qu'à l'office .

M. PRIMENBOURG

S'il avait eu pourtant un rang dans la milice,
Peut-être aurions-nous pu lui faire cet honneur.

LE COLONEL

Inviter un poète avec un gouverneur ?
Ce serait lui donner plaisante compagnie !

M. PRIMENBOURG

Ma foi, vu le penchant, l'amitié qui vous lie,
J'ai craint quelques instants qu'il ne fût du repas.

LE COLONEL

De cet homme, entre nous, je ne fais pas grand cas.
C'est un assez bon diable, ancienne connaissance,
De ces gens en un mot qu'on voit par bienséance ;

Qu'on reçoit poliment à quelqu' instant perdu ;
Mais qu'il vaut mieux flatter que d'en être mordu.

M. PRIMENBOURG

C'est en agir vraiment d'une façon discrète ;
Vous savez votre monde... ha ! ha ! voici Lucette.

Scène VIII

(Lucette, Le Colonel, M. Primenbourg)

LUCETTE

Soyez le bienvenu, cher colonel Beauchamp !
De nous surprendre ainsi vous êtes bien méchant,
Et bien aimable aussi. Comment va la famille ?
La petite dernière est-elle bien gentille ?
Ma sœur chez milady dîne-t-elle souvent ?
Oh ! qu'on a de plaisir à ce gouvernement !
M'en irai-je avec vous, mon cher petit beau-frère ?

LE COLONEL

Avez-vous bien encor des questions à me faire,
Ma chère belle-sœur ? Allons, embrassons-nous.
Mon épouse n'est pas aussi leste que vous.
Le docteur lui ordonne un peu de promenade,
Et de laisser le bal, vu qu'il la rend malade.

LUCETTE

Tant pis ; mais l'exercice en effet lui convient.
Pour moi, de promener je me trouve fort bien,

Il n'est pour la santé de meilleure méthode.
Mais comment se fait-il que le bal l'incommode ?
Jamais je n'éprouvai cette fatigue-là.

M. PRIMENBOURG

À votre âge, ma fille, on ne sent point cela,
Mais laissez faire... un jour...

LUCETTE

Papa, vous voulez rire ?

M. PRIMENBOURG

Brisons là, nous avons autre chose à nous dire.
Il vous faut préparer à recevoir ici,
Demain, le gouverneur, ainsi que milady.

LUCETTE

Milady vient ici ?

LE COLONEL

On vous le dit, Lucette,
Ainsi, ne manquez pas de faire une toilette.

LUCETTE

Vous me conseillerez pour mon ajustement ?

LE COLONEL

Oui, je vous friserai comme au gouvernement.

LUCETTE

Oh ! tant mieux ; c'est toujours la mode la plus belle.
Beau-frère, dites-moi, votre sœur viendra-t-elle ?

LE COLONEL

Je l'espère.

M. PRIMENBOURG

À coup sûr on ne l'oubliera pas,
Puisqu'elle fait ici les honneurs du repas.

LUCETTE

On ne peut mieux choisir. Vraiment j'en suis bien aise ;
C'est elle qui connaît la politesse anglaise !

Scène IX

(*Le Colonel, Vielmont, M. Primembourg, Lucette*)

LE COLONEL, *interrompant Lucette.*

Chut, j'aperçois Vielmont. Ah ! bonjour, mon ami.

VIELMONT

Y a-t-il bien longtemps que vous êtes ici ?

LE COLONEL

Deux heures, environ.

VIELMONT

Je le sais de ma tante.

Je l'ai trouvée tantôt grondeuse, mécontente ;

Elle s'est plaint à moi que tous nos jeunes gens

Ne sont plus aujourd'hui tels qu'en son jeune temps ;

Qu'à présent des Anglais on prend le goût, l'usage ;

Qu'on suit la vanité ; qu'on oublie le ménage ;

Que sais-je ! Elle se plaint qu'ici tout est changé.

Vous savez qu'elle tient à son vieux préjugé ;

Mais à son âge on peut parler sans se contraindre.

LE COLONEL

Savez-vous les raisons qu'elle aurait de se plaindre ?

VIELMONT

Oh non ; ces plaintes-là ne m'intéressent pas.
Elle a cité pourtant je ne sais quel repas
Que l'on donne demain à la manière anglaise.
Une autre qu'elle eût ri de pareille fadaise,
Mais la maman est vieille et se fait des tourments
Au lieu de s'amuser des sottises du temps.

M. PRIMENBOURG

Ma mère assez souvent se plaît à contredire.

LUCETTE

Ma grand'mère, il est vrai, trouve tout à redire.

VIELMONT

Il importe en effet quand un repas est bon
Qu'il soit fait à la turque, ou à l'anglaise...

LE COLONEL

Oh non !
Vous avez très grand tort, mon cher, ne vous déplaie,
De comparer la turque avec la mode anglaise :

C'est très fort différent.

LUCETTE

Pardi, je le crois bien ;
J'ai ouï dire au château qu'un Turc n'est pas chrétien.

VIELMONT

J'ignore là-dessus comme il faut qu'on s'explique.
Je vous dis mon avis ; c'est tout.

LE COLONEL

Par politique,
Vous devriez du moins être plus circonspect,
Et pour l'usage anglais montrer plus de respect.
Pour tous les goûts français je connais votre pente,
Vous pensez en secret comme fait votre tante ;
Aussi, mon bon ami, je vous l'ai dit, jamais
Vous ne pourrez briller que parmi les Français :
Voilà du sieur Vielmont la véritable place.

VIELMONT

Voilà du sieur Beauchamp une rude menace !
Comment vivre content sous un pareil décret ?
Par charité du moins gardez-en le secret.
D'un courtisan, je sais, vous avez le mérite,

Vous vous en trouvez bien, je vous en félicite ;
Mais laissons ce discours et parlons du château.
Dites-nous, colonel, n'est-il rien de nouveau ?
On dit que le courrier n'apporte rien qui vaille ?

LE COLONEL

Qui peut dire cela ? L'on a livré bataille ;
Les Français ont perdu deux de leurs généraux,
Dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux
Avec leurs cavaliers : l'affaire est décisive.
Les Français ne sont plus que sur la défensive,
Et nos troupes partout battant leurs ennemis
Se verront sous deux mois aux portes de Paris.

M. PRIMENBOURG

Tant mieux ! Dieu soit loué !

LUCETTE

J'en suis bien enchantée !
Milady donnera sans doute une assemblée,
Où, pour s'en réjouir, vous serez invité,
Et moi-même avec vous.

VIELMONT

Je crains en vérité,

Mon très cher colonel, que pour cette nouvelle
Il ne vous manque encor un garant bien fidèle.
J'ai lu tous les papiers qui parlent des Français ;
On n'y lit par malheur que leurs brillants succès,
Et l'on croit, vu le sort de la dernière affaire,
Qu'on va s'accorder et terminer la guerre.

LUCETTE

Tant pis ! Notre assemblée en va donc rester là ?

LE COLONEL

Mais comment pouvez-vous contredire cela ?
Nous avons, je vous dis, remporté la victoire.
Lequel de vous ou moi sur ce point doit-on croire ?

VIELMONT

Celui qui parle vrai.

M. PRIMENBOURG

En vérité, Vielmont,
Vous êtes quelquefois têtue comme un démon.
Des nouvelles du jour oseriez-vous prétendre
D'être aussi bien instruit que doit l'être mon gendre ?
Vous savez son emploi dans le gouvernement.

VIELMONT

J'en ai ouï parler, et l'on m'a dit vraiment
Qu'il est fort lucratif.

M. PRIMENBOURG

Et de plus honorable.

VIELMONT

Est-il vrai que les mets qu'on ôte de la table,
Dans les jours de gala, sont votre dévolu ?

LE COLONEL

Comment donc ? C'est bien là mon meilleur revenu,
Vu que sans débourser cela fait vivre au large .

VIELMONT

Vous avez là vraiment une très belle charge !
Puisque du gouverneur vous goûtez tous les mets,
Vous pouvez bien aussi connaître ses secrets,
Et je veux être un fat si jamais je réplique
Quand vous nous ferez part d'affaire politique.

M. PRIMENBOURG

C'est très bien dit, Vielmont, et prendre un bon parti.
On ne devrait jamais donner un démenti,

Sans savoir la raison sur laquelle on se fonde ;
Vous aviez tort.

VIELMONT

Oui, le plus grand tort du monde.
De ma témérité je suis presque confus.
Adieu donc, colonel, les Français...

LE COLONEL

Sont battus,
Dieu merci.

LUCETTE

Oh, tant mieux. Chez milady, sans doute,
Il y aura concert, bal, ou souper, ou *rout*.

LE COLONEL

J'en ferai mon affaire auprès du gouverneur.

VIELMONT

Quant à moi je ne puis prétendre à cet honneur ;
Mais je cours de ce pas démentir la gazette...
Or, sans adieu, messieurs... jusqu'au revoir, Lucette.

Scène X

(M. Primembourg, Le Colonel, Lucette)

M. PRIMENBOURG

Nous l'avons mis au point de ne plus répliquer.

LE COLONEL

Je crois bien que c'est moi qu'il voulait critiquer,
Et je me trompe fort si son humeur piquante
N'a point pris de son cru les discours de sa tante.

M. PRIMENBOURG

Son esprit est railleur et le sera toujours.

Scène XI

*(Madame Primenbourg, Lucette, M.
Primenbourg, La Douairière, Le Colonel)*

MADAME PRIMENBOURG, *une lettre à la main.*

Ah ! mon pauvre mari, ah ! mon cher Primenbourg,
Je viens vous annoncer une triste nouvelle !
Par cette lettre-ci...

LUCETTE

Quoi, maman ?

M. PRIMENBOURG

D'où vient-elle ?

LA DOUAIRIÈRE

Milady ne vient pas.

LE COLONEL

Milady ?

M. PRIMENBOURG

Hé, pourquoi ?

MADAME PRIMENBOURG

La lettre le dira.

LA DOUAIRIÈRE

Tout ce que je sais, moi,
C'est que le messager me l'a dit à moi-même.

LUCETTE

Quel chagrin !

LE COLONEL

Quel revers !

M. PRIMENBOURG

Quel déplaisir extrême !
Je suis au désespoir !

LUCETTE

Milady ne vient pas !

MADAME PRIMENBOURG

Nous avons donc en vain fait les frais du repas !

M. PRIMENBOURG, *avec impatience.*

Voyons donc, voyons donc ce que dit cette lettre...

On eût beaucoup mieux fait de ne pas nous promettre.

(*Il regarde le cachet.*) Elle est du gouverneur ;

[voyons, lisons : « Monsieur,

« Nous avons projeté d'avoir demain l'honneur

« D'aller chez vous dîner et passer la journée,

« Espérant d'y trouver la famille assemblée ;

« Mais sur certain avis du colonel Beauchamp,

« Votre gendre très cher et notre aide de camp,

« Nous avons différé cette partie charmante,

« Puisque, pour le présent, la famille est absente ;

« D'autant que milady qui, certes, en fait cas,

« Désire ainsi que moi qu'elle soit du repas. »

Que veut dire ceci ?

MADAME PRIMENBOURG

Qu'avez-vous fait, mon gendre ?

LE COLONEL

Comme vous ce billet ne peut que me surprendre ;

Vraiment, Son Excellence a bien changé d'avis !

LA DOUAIRIÈRE

Il n'en a point changé, c'est moi qui vous le dis,
Le gouverneur voulait avoir leur compagnie
Et ne demandait point tant de cérémonie ;
Je vous l'avais bien dit.

M. PRIMENBOURG

Malheureux contretemps !
Nous voilà donc privés de l'honneur qu'on attend !

LE COLONEL

Il n'est que différé, consolez-vous, beau-père,
Je vous réponds de tout... mais taisons cette affaire.

MADAME PRIMENBOURG

Ils seront tous piqués.

LE COLONEL

On les dépiquera.
S'il faut les inviter, on les invitera.

LA DOUAIRIÈRE

Mais, voyez donc un peu la belle manigance !
De gens qui sont ici vous annoncez l'absence !
N'est-ce pas curieux ?

LE COLONEL

Ma foi, je le croyais ;
Au reste ces messieurs n'ont point le ton anglais,
Et c'était un dîner...

LA DOUAIRIÈRE

Votre excuse est plaisante !
En cela ma famille est-elle moins décente ?
Et si vos tons anglais ne sont pas de leur goût
N'en sont-ils pas moins faits pour être admis partout ?

MADAME PRIMENBOURG

Ma mère a bien raison.

M. PRIMENBOURG, *après un moment de réflexion.*

Je pense aussi comme elle.

LE COLONEL

Ainsi me voilà seul, comme un Jean de Nivelles !
Vous changez de système ; et bientôt, je prévois,
La faute de ceci va retomber sur moi ;
Je n'en suis cependant que l'innocente cause,
Mais il est fort aisé de réparer la chose.
Cachons-leur cette lettre et laissez-moi l'honneur
De les inviter tous au nom du gouverneur.

D'une telle faveur je puis avoir la gloire.
Vous pourriez finement tout bas leur faire croire
Que c'est par mon crédit qu'ils obtiennent cela.

LA DOUAIRIÈRE, *à part.*

Quel fond de vanité !

M. PRIMENBOURG

Je hais ces détours-là.
Ils ne me croiraient pas... il vaut bien mieux se taire,
Que leur en imposer : qu'en dites-vous, ma mère ?

LA DOUAIRIÈRE

C'est très bien fait, mon fils ; laissons là les détours,
Et, si vous m'en croyez, abjurez pour toujours
De ces tons étrangers l'orgueil trop ridicule.
Je vous l'ai toujours dit, vous êtes trop crédule.
Un chacun vaut son prix : que l'Anglais soit anglais.
Et quant à nous, mon fils, soyons toujours français.

LE COLONEL

Monsieur à cet égard n'a besoin qu'on l'éclaire ;
Il sait sur ce point-là ce qu'il convient de faire.

LA DOUAIRIÈRE

Vos conseils, colonel, ont pu changer ses goûts ;
Mais il voit son erreur.

M. PRIMENBOURG

(*Au Colonel.*) Oui, je reviens à vous.
De vous désobliger il m'est assez pénible,
Mais j'y suis résolu.

LA DOUAIRIÈRE

Tant mieux !

LE COLONEL

Est-il possible ?

LUCETTE, *à part.*

Quoi ! mon papa voudrait nous désanglifier !
(*Au Colonel.*) Essayez donc du moins à vous justifier :
Il est mille raisons que vous pourriez bien dire.

LE COLONEL

J'en ai déjà trop dit et cela doit suffire
À qui sait estimer l'élégance et le ton.

LUCETTE

Il est vrai qu'en cela mon beau-frère a raison ;
Vous conviendrez, papa, que, quant à l'élégance,
Rien n'est tel qu'un Anglais, et surtout quand il danse.

M. PRIMENBOURG

Ma fille, taisez-vous.

LUCETTE

J'ai pourtant droit, vraiment.

LE COLONEL

Mais, d'où vient donc enfin un si prompt changement ?
Quoi ! Vous retourneriez à votre usage antique !
Ah ! des Anglais du moins redoutez la critique.
Chez eux, grâce à mes soins, vous avez du renom.
Pourriez-vous mépriser cet avantage ?

M. PRIMENBOURG

Non.

D'en être bien connu je sais les avantages ;
Je sais les estimer, ainsi que leurs usages,
Mais enfin, sans quitter ce ton de nos aïeux,
Je vois qu'on peut aussi se voir estimé d'eux.
Mon erreur sur ce point, j'en conviens, fut extrême,

Mais si je fus trompé, je le fus par vous-même.
Tantôt à votre avis nos parents n'étaient pas
Propres à figurer dans un pareil repas,
Et voilà que pourtant son honnête Excellence
Désire de les voir, exige leur présence.
Le ton n'y fait donc rien, et c'est pourtant ce ton
Qui dessèche ma bourse et brouille ma maison.
Or, je reprends mon train ; qu'on glose, qu'on babille ;
Avec le gouverneur je prierai ma famille,
Et bien d'autres encor que je veux inviter,
Pour égayer ma table et vous faire pester.
Après le sérieux, on aime le comique,
On ne peut pas toujours discourir politique.
Amuser milady, c'est mon premier objet.
Tous les honnêtes gens servent à mon projet...
J'aurai les Allemands et Français du Village.

LE COLONEL

À ce noble projet je donne mon suffrage,
Beau-père, et de grand cœur on m'y voit applaudir.
En agissant ainsi comptez-vous me punir ?
Non, non, je n'y vois rien qui ne puisse me plaire.
Sans la gaieté, morbleu ! fi de la bonne chère !
Et notre gouverneur aime assez l'enjouement.
Ah ! vous voulez avoir Français et Allemands ?
Bravo, c'est bien pensé ; leurs différents langages,

Leurs goûts, leur caractère et jusqu'à leurs visages,
Tout doit à la gaieté donner un libre cours.
D'abord, mons. Frédéric, dans un très long discours
Sans perdre un coup de dent, et humant le champagne,
Nous fera voyager par toute l'Allemagne ;
Parlera d'Allendorf, de Francfort, de Bamberg
Et surtout... *te la cour tu tuc te Wirtemberg.*
Il y connut, *châdis, une fielle tuchesse...*
Il vous dira tout bas... ce qu'elle a sur la fesse.
C'est un homme amusant. Il a tout vu, tout lu ;
Il n'est de potentat dont il ne soit connu ;
Il donnera pour vrai même jusqu'à son rêve.
Tout près de lui sera le doux docteur Pennkrève,
Grave, disert, poli, sachant plus d'un métier,
Et récemment muni d'un brevet d'estafier .
Il vous entretiendra de *racoux*, de phtisie,
De *fricanteaux*, *t'ulcères* et *te son* pharmacie ;
Et charmera l'oreille avec son beau françois.
À ses côtés sera mon bon ami François.
Son air sombre, il est vrai, décelant sa folie,
Peut risquer d'attrister un peu la compagnie,
Mais on lui passera son grotesque maintien
Vu qu'il est à la fois poète et musicien.
De critiquer les vers il a pourtant la rage,
Il a même, entre nous, ri de « L'Aréopage » ;
Mais sa critique n'est qu'un coup d'épée dans l'eau...

Cet ouvrage est jugé ; il sera toujours beau.
Du reste assez bon diable et même un peu cocasse,
Parmi les conviés il peut tenir sa place,
Sans compter ceux encor qu'on peut avoir ici.
Ainsi, tout ira bien, je suis sûr de ceci.
Mais, pour tout compléter, ah ! que je serais aise
Que Lucette chantât son ariette anglaise ;
Pour terminer la fête il n'est rien au-dessus,
Et ce dernier plaisir – *Coronabit opus.*

M. PRIMENBOURG

Hé bien soit, j'y consens ; elle en a par douzaines,
En français, en anglais, – ses poches en sont pleines ;
Qu'elle prenne du bon.

LUCETTE

Si ça vous fait plaisir,
Je chanterai mon air ; je n'ai point à choisir,
Car je n'en sais qu'un seul, mais il en vaut bien trente,
Puisque c'est justement ce que milady chante.

LA DOUAIRIÈRE

Allons, je suis contente en vous voyant d'accord ;
Passe encor quand les gens reconnaissent leur tort.
Parlez-moi de se voir à la bonne franquette,

Comme nos pauvres gens... ah ! que je les regrette !
Pour la pâtisserie, – c'était là le bon temps !
Comme tout a changé, dégénéré !... pourtant,
Indiquez-moi le jour que le festin se donne ;
J'y saurai faire honneur aussi bien que personne.
N'y manquez pas du moins.

M. PRIMENBOURG

Ma mère, on le fera,
Et vous pouvez compter qu'on vous avertira.

LA DOUAIRIÈRE

C'est bon. Jusqu'au revoir.

Scène XII

(Madame Primenbourg, Le Colonel, M. Primenbourg, Lucette)

MADAME PRIMENBOURG

Ah ! que je suis contente
De pouvoir inviter et ma sœur et ma tante !
Rien n'est tel en effet que se voir sans façon.

LE COLONEL

Quant à moi désormais je trouverai tout bon.
Suivez le goûts anciens, ou la mode nouvelle,
Ce m'est autant égal qu'à feu Jean de Nivelles.
Je saurai qu'en penser, mais chacun a ses goûts ;
Il faut, comme l'on dit, hurler avec les loups.
Mais il est déjà tard ; la retraite est sonnée,
Et je suis pour ce soir prié d'une assemblée
De gens du meilleur ton. Je reviens sous deux jours.
Bonsoir, beau-père ; adieu, Madame Primenbourg.

MADAME PRIMENBOURG

Quoi ! vous partez déjà ?

LE COLONEL

Oui, sans que rien m'arrête.

Je suis dans l'embarras jusque par sur la tête ;
Pourtant, comptez sur moi à l'égard du festin ;
J'en parlerai sans faute au gouverneur, demain.

M. PRIMENBOURG, *courant vers la porte.*

Dites-lui qu'on aura la famille.

LE COLONEL

À votre aise.

Mais je dirai toujours : Vive la mode anglaise !

M. PRIMENBOURG

Il n'en démordra pas !... Mais le voilà parti :
Ma femme il faut songer à s'apprêter ici
Pour ce jour désiré. Et quant à vous, Lucette,
Préparez votre voix à chanter l'ariette ;
J'espère qu'au dîner votre amoureux viendra...
Ainsi point de ton faux.

LUCETTE

Si je puis, mon papa.

FIN

Cet ouvrage est le 101^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.